

couverts aujourd'hui par la mosquée d'Achmet et ses dépendances. Le sultan Achmet avait résolu de bâtir un temple qui devait surpasser tous les autres en magnificence ; il choisit l'Hippodrome pour y élever cette merveille ; tout son règne fut consacré à ce grand œuvre : voulant que ce monument eût un cachet particulier, Achmet le décora de six minarets, tandis que les plus belles mosquées bâties par ses prédécesseurs n'en comptaient que quatre. Le sultan ayant vu son travail terminé, s'écria, dans un transport de joie : "Maintenant, je puis mourir !" Cette satisfaction ne fut pas de longue durée : quelques jours après, le supérieur des derviches se présenta à lui ; c'était un personnage fort respecté du peuple, ses moindres paroles étaient reçues comme des oracles, il eût suffi d'un anathème lancé par lui pour renverser le trône du souverain. "O sultan ! dit-il, tu admires ton ouvrage, et cependant tu as commis un sacrilège." Achmet, effrayé, répondit que ce n'était nullement son intention. "Tu as mis, continua le derviche, six minarets à ta mosquée ; or, le prophète a déclaré que nulle mosquée ne pouvait marcher, sous ce rapport, l'égalité de la casba de la Mecque qui en a six. Tu peux réparer ta faute en faisant abattre un de tes minarets ; dès lors, cette égalité entre les deux temples cessera d'exister, et tu n'auras plus à craindre la colère de Dieu."

Achmet éprouva un mortel déplaisir en entendant prononcer cet arrêt ; il tenait tant à ses minarets ! D'une autre part, résister à la volonté du moine impitoyable lui paraissait chose fort dangereuse. Le prince musulman trancha la difficulté d'une manière assez adroite : il fit partir pour la Mecque des ingénieurs qui ajoutèrent à l'antique casba un septième minaret ; grâce à ce moyen, ce temple conserva sa suprématie sur tous les autres ; la nouvelle mosquée demeura intacte, et le supérieur des derviches, pleinement satisfait, se vit dispensé de lancer ses anathèmes. Je gagerais, néanmoins, que les bakchis ne furent pas étrangers à cet arrangement.

Ce qui distingue particulièrement la mosquée d'Achmet, c'est son superbe parvis, encadré par une galerie qui soutient des colonnes de marbre d'une grande élégance ; au centre de ce carré se trouve une très-jolie fontaine, accompagnée d'un large bassin qui reçoit l'eau nécessaire pour faire les ablutions. Un groupe de beaux arbres ombrage cette fontaine, et produit à l'œil le meilleur effet. L'intérieur du temple ne répond point à ses dehors ; rien n'y inspire le recueilement comme dans nos majestueuses cathédrales gothiques ; et cependant les murs, d'une blancheur éclatante, sont tapissés du mot de Dieu, *Allah*, écrit en lettres arabes d'une dimension gigantesque.

Nous vîmes dans cette tournée les six mosquées impériales ; elles se ressemblent toutes, et sont plus ou moins grandes ; on les appelle impériales, parce que le sultan les visite des ; tour à tour pour s'y acquitter de ses devoirs religieux. Les réformistes officiels n'ont conservé de l'ancien cérémonial de la Porte, que ces visites à la mosquée faites le vendredi par le souverain. Je tenais beaucoup à voir cette espèce de solennité, pour laquelle le peuple de Stamboul montre encore un certain empressement ; le culte des personnes s'est conservé chez ces anciens Tartares ; il est vrai, qu'après les princes de la maison de Bourbon et de la maison de Savoie, les descendants de Soliman le Magnifique et de Sélim 1er sont en réalité les plus anciens princes de l'Europe.

On ne sait jamais le jeudi soir dans quelle mosquée le sultan ira le vendredi : le choix n'est connu du public que deux heures avant sa sortie du palais. Un secrétaire de l'ambassade française m'avait promis de m'avertir en temps utile ; en effet, vers les dix heures, un cavas, espèce d'ordonnance au service des agents diplomatiques, vint me prendre et me conduisit dans le voisinage de la mosquée de Topana (ou de l'Arsenal), bâtie par Mahmoud, au bord de la mer ; elle fait face à Scutari, d'une part, et au sérail de l'autre. Un négociant français, fort âgé, que j'avais vu la veille, me dit que jadis, avant les prétendues réformes, on déployait dans cette cérémonie une pompe extraordinaire : tous les grands de l'empire accompagnaient le souverain et lui faisaient cortège ; ce spectacle était des plus curieux pour un étranger.

A midi, plusieurs coups de canons annoncèrent que le sultan sortait du sérail : il vint par mer à Topana, monté sur une galère à douze paires de rames ; ce léger navire, d'une forme des plus gracieuses, était doré sur un fond blanc, il traversa mollement la rade au bruit des salves d'artillerie ; chaque coup de rame semblait être marqué par un coup de canon ; les marins étaient vêtus de blanc et portaient la calotte rouge ; cette galère, dont je pouvais suivre parfaitement la marche, était un modèle d'élégance.

Le sultan demeura dans la mosquée une petite heure, au bout de laquelle il sortit et monta à cheval pour aller à Péra visiter les derviches tourneurs auxquels il est affilié. Je m'étais placé sur les degrés d'une magnifique fontaine ; les officiers, chargés de faire retirer la foule, s'en acquittaient d'une manière très rude ; ils eurent cependant la bonté de me laisser dans l'endroit où je m'étais mis. La rue était assez étroite ; le sultan passa donc fort près de moi ; je me découvris avec empressement, je me trouvais au milieu de tout ce monde, le seul ayant la tête nue ; le prince me salua en mettant la main sur le cœur. Il montait un magnifique cheval noir à tous crins, et le maniait avec une certaine grâce : son costume était ridicule par sa simplicité, et se composait d'une grande redingote bleue, boutonnée jusqu'au menton ; un énorme bonnet rouge lui descendait jusque sur les yeux, aucun signe apparent ne distinguait le *padischa* des Osmanlis des officiers de sa suite. Son cortège était des plus mesquins ; les ministres accompagnaient leur maître à cheval, les dignitaires secondaires suivaient à pied et en courant, ce qui formait un coup d'œil très grotesque. J'aperçus parmi les traînards un des fonctionnaires de la Porte, d'une corpulence énorme ; il portait, comme ses collègues, la redingote serrée des convalescents ; son gros ventre, emprisonné dans ce vêtement incommode, faisait le mutin ; ce pauvre Turc, embarrassé dans ses bottes, marchait comme un cheval qui a les éparvins ; je suis sûr qu'il maudissait fort la réforme et l'abandon des babouches, des larges pantalons et des robes flottantes ; pour ma part, je ne l'approuvais pas plus que lui, car cette chère réforme a fait perdre à Constantinople toute sa physionomie orientale.

Les derviches tourneurs sont une des curiosités de Constantinople que le voyageur ne manque pas d'aller visiter. On attribue à ces moines mille extravagances, et c'est bien à tort. Les derviches ont conservé l'ancienne robe flottante, et leur coiffure de feutre rougeâtre peut être comparée à un pot à